

**LES REBELLES
MAGNIFIQUES**

ANDREA WULF

LES REBELLES
MAGNIFIQUES

Les premiers romantiques
et l'invention du Moi

*Traduit de l'anglais
par Marie-Odile Probst*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Du même auteur

L'Invention de la nature. Les aventures d'Alexander von Humboldt
(Noir sur Blanc, 2017 / Libretto, 2022)

Titre original : *Magnificent Rebels*

Copyright © Andrea Wulf Ltd. 2022

© 2024, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88983-006-0

À Saskia, mon vaisseau-mère

Sommaire

| | |
|--------------------------------|----|
| <i>Dramatis Personae</i> | 13 |
| <i>Cartes</i> | 16 |
| Prologue..... | 23 |

Première partie : L'arrivée

| | |
|---|-----|
| 1. « Un heureux événement » Été 1794 : Goethe et Schiller | 49 |
| 2. « Je suis prêtre de la vérité » Été 1794 : La philosophie du Moi de Fichte | 73 |
| 3. « Les plus beaux esprits de la nation » Hiver 1794-printemps 1795 : Là où mènent tous les chemins..... | 93 |
| 4. « Électrisés par notre désaccord intellectuel » 1795-1796 : Amour, vie et littérature..... | 111 |
| 5. « La philosophie est, à l'origine, un sentiment » Été 1796 : Novalis amoureux | 135 |
| 6. « Notre splendide Cercle » Été-hiver 1796 : Les Schlegel arrivent..... | 151 |

Deuxième partie : Expériences

7. « Notre petite académie »
Printemps 1797 :
Goethe et Alexander von Humboldt..... 175
8. « Saisis, alors, une poignée de ténèbres »
Été-hiver 1797 : Le désir de mort de Novalis..... 197
9. « Sublime impertinence »
Hiver 1797-printemps 1798 :
L'aube du romantisme..... 213
10. « Symphilosophie est le vrai nom de notre lien »
Été 1798 : Vacances à Dresde
et Schelling arrive..... 235

Troisième partie : Connexions

11. « Être un avec tout ce qui vit »
Automne 1798-printemps 1799 :
La *Naturphilosophie* de Schelling..... 255
12. « Idolâtres, athées, menteurs »
1799 : Scandales, première partie.
La démission de Fichte 269
13. « Vous vous perdez dans un tourbillon vertigineux »
1799 : Scandales, deuxième partie.
Divorce, femmes et sexe 283
14. « La clique Schlegel »
Automne 1799 : Travail et jeu 297
15. « Appel solennel à une nouvelle
confédération des esprits »
Novembre 1799 :
Une réunion dans la Leutragasse 315

Quatrième partie : Fragmentation

16. « La république des despotes »
Hiver 1799-été 1800 : Éloignements 333

| | |
|--|-----|
| 17. « Ô quel noir brouillard ! » Été 1800-printemps 1801 : Les ténèbres s'abattent..... | 353 |
| 18. « Quand les philosophes se mettent à se dévorer les uns les autres comme des rats affamés » Printemps 1801-printemps 1803 : Séparations | 373 |
| 19. « L'exode général » 1804-1805 : Iéna abandonnée | 397 |
| 20. « Les Français sont en ville ! » Octobre 1806 : La bataille d'Iéna..... | 411 |
| Épilogue | 429 |
| <i>Remerciements</i> | 459 |
| <i>Crédits des illustrations</i> | 463 |
| <i>Notes</i> | 465 |
| <i>Bibliographie et sources</i> | 547 |
| <i>Index</i> | 567 |

Dramatis Personae

Auguste Böhmer (1785-1800)

Fille aînée de Caroline Böhmer-Schlegel-Schelling. Elle a vécu avec sa mère et son beau-père August Wilhelm Schlegel à Iéna de 1796 à 1800.

Caroline Böhmer-Schlegel-Schelling, née Michaelis (1763-1809)

Écrivaine, traductrice, critique littéraire et muse du Cercle d'Iéna. Elle a été mariée à Franz Böhmer de 1784 à 1788, à August Wilhelm Schlegel de 1796 à 1803, et à Friedrich Schelling de 1803 à 1809. Elle a vécu à Iéna de 1796 à 1803.

Johann Gottlieb Fichte (1762-1814)

Philosophe qui a vécu à Iéna de 1794 à 1799. Il s'est installé à Berlin en juillet 1799. Il était marié à Johanne Fichte, née Rahn (1755-1819).

Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832)

Poète et conseiller privé du duc Charles-Auguste dans le duché de Saxe-Weimar. Goethe vivait à Weimar, mais résidait régulièrement à Iéna, souvent plusieurs semaines d'affilée. Sa maîtresse qui deviendra par la suite sa femme,

Christiane Vulpius (1765-1816), était la mère de son fils Auguste von Goethe (1789-1830).

Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831)

Philosophe qui rejoignit son ami Friedrich Schelling à Iéna au début de l'année 1801. Il est resté à Iéna jusqu'en 1807.

Alexander von Humboldt (1769-1859)

Scientifique et explorateur qui a rendu de fréquentes visites à son frère aîné Wilhelm von Humboldt à Iéna entre 1794 et 1797.

Caroline von Humboldt, née Dacheröden (1766-1829)

Épouse de Wilhelm von Humboldt. Elle a vécu à Iéna (avec des interruptions) avec son mari de 1794 à 1797.

Wilhelm von Humboldt (1767-1835)

Linguiste et diplomate prussien qui a vécu à Iéna (avec des interruptions) de 1794 à 1797. Mari de Caroline von Humboldt, c'était le frère aîné d'Alexander von Humboldt.

Novalis (1772-1801)

Friedrich von Hardenberg était un poète, écrivain et ingénieur des Mines qui prit Novalis pour nom de plume. Il étudia à Iéna de 1790 à 1791. Le domaine familial de Weißenfels n'était pas loin d'Iéna, et il rendit régulièrement visite à ses amis entre 1795 et 1801. Il a été fiancé d'abord à Sophie von Kühn, puis à Julie von Charpentier.

Friedrich Schelling (1775-1854)

Jeune philosophe qui a vécu et enseigné à Iéna de 1798 à 1803. Il a eu une liaison avec Caroline Schlegel et l'a épousée en 1803.

Friedrich Schiller (1759-1805)

Dramaturge et poète. Schiller a vécu à Iéna de 1789 à 1799. Il est parti vivre à Weimar en décembre 1799. Il était marié à Charlotte Schiller, née von Lengfeld (1766-1826).

August Wilhelm Schlegel (1767-1845)

Écrivain, poète, traducteur et critique littéraire. Il a vécu à Iéna de 1796 à 1801. Il a été marié à Caroline Böhmer-Schlegel-Schelling et était le frère aîné de Friedrich Schlegel.

Friedrich Schlegel (1772-1829)

Écrivain et critique littéraire. Il a vécu à Iéna de 1796 à 1797 et de 1799 à 1801. Il a rencontré Dorothea Veit-Schlegel (alors mariée) à Berlin en 1799. Ils se sont mariés en 1804. Il était le frère cadet d'August Wilhelm Schlegel.

Friedrich Schleiermacher (1768-1834)

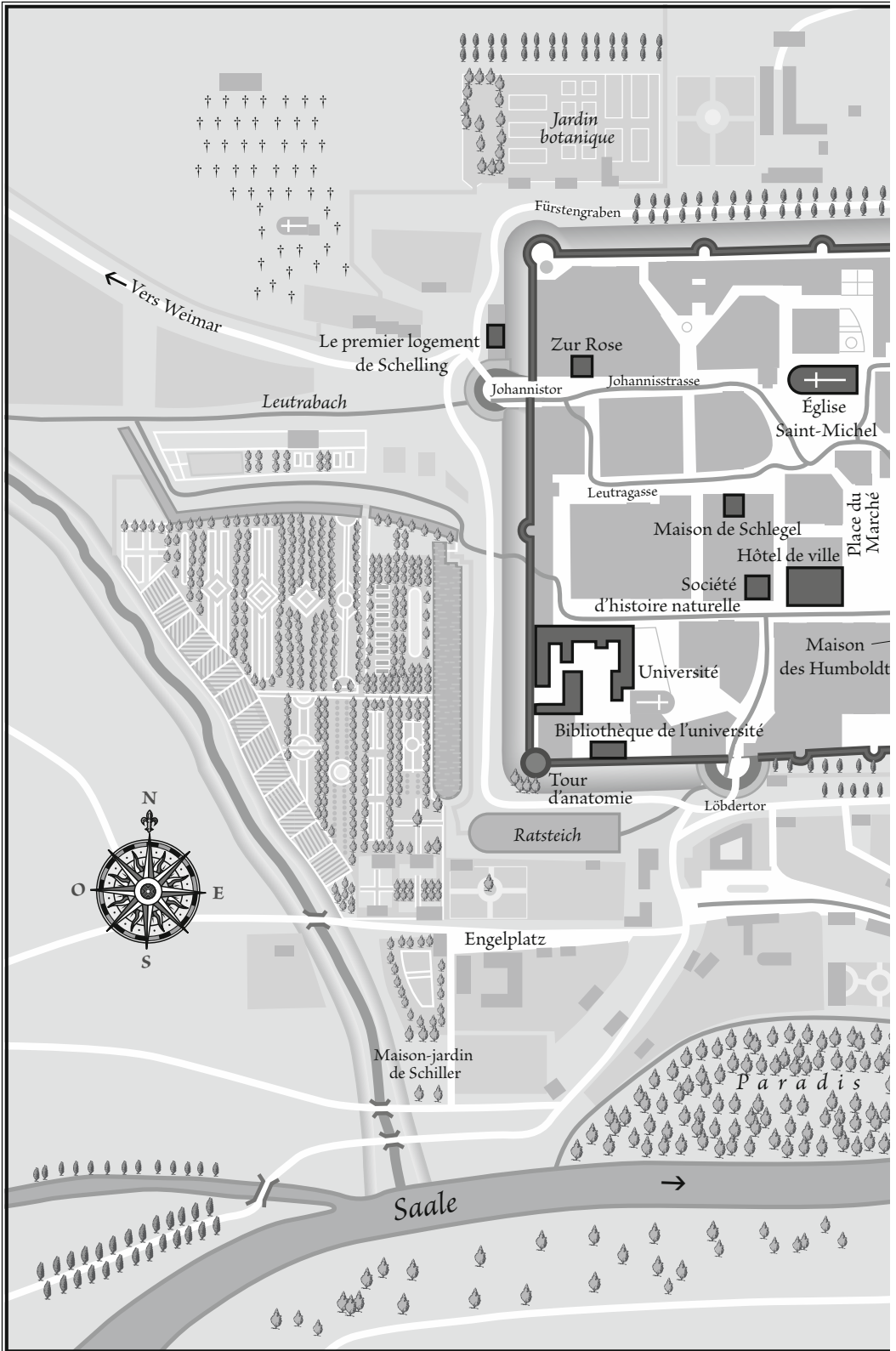
Théologien et pasteur. Schleiermacher ne s'est jamais rendu à Iéna, mais il a entretenu une correspondance régulière avec les membres du Cercle d'Iéna, et ses idées sur la religion ont compté pour eux. Friedrich Schlegel a fait sa connaissance à Berlin en 1797 et il a partagé son logement.

Ludwig Tieck (1773-1853)

Écrivain, poète et traducteur. Il a rencontré Friedrich Schlegel à Berlin et a vécu à Iéna de 1799 à 1800. Il était marié à Amalie Tieck.

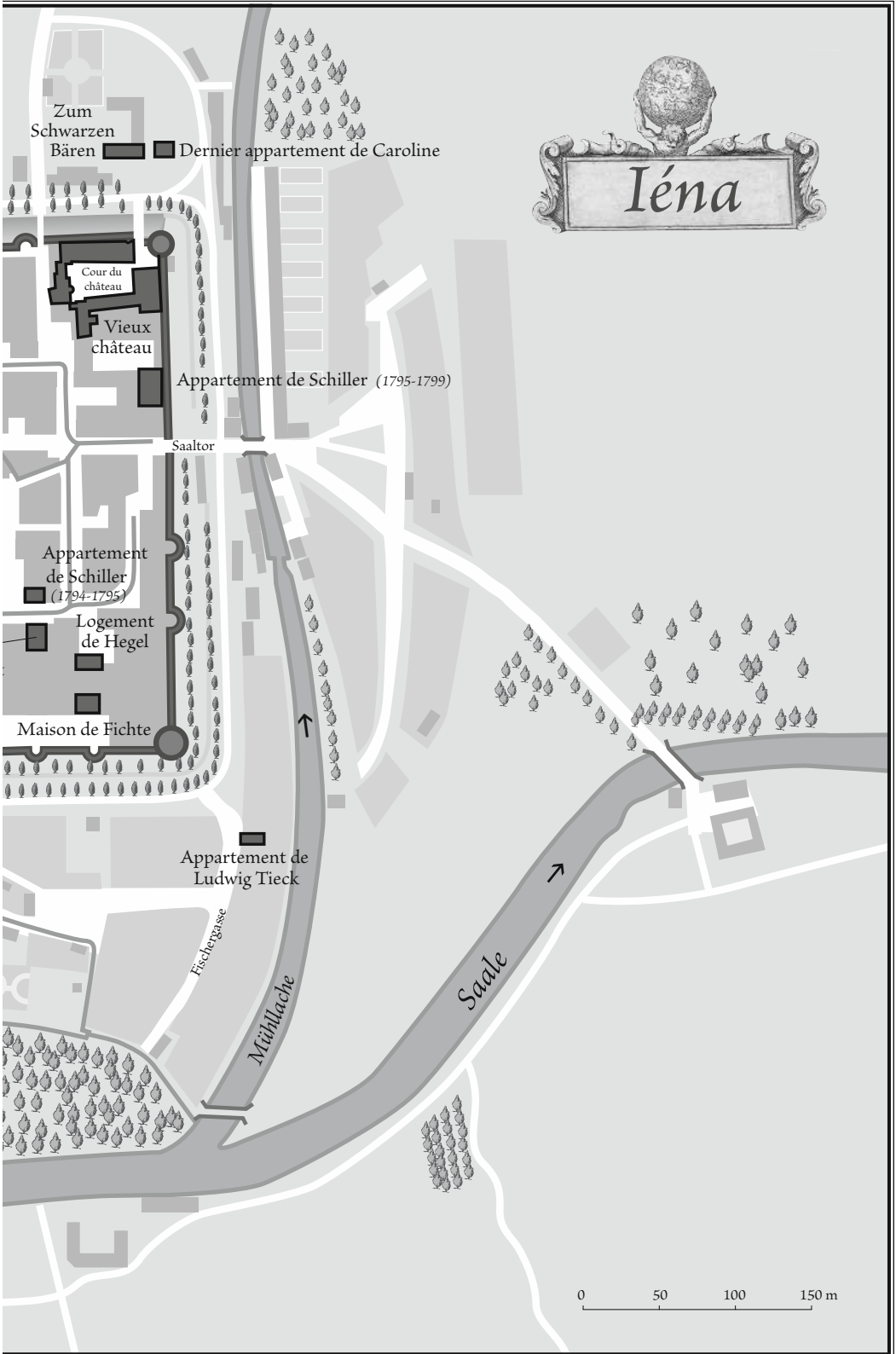
Dorothea Veit-Schlegel, née Brendel Mendelssohn (1764-1839)

Écrivaine et traductrice. Elle a été mariée à Simon Veit de 1783 à 1799. Friedrich Schlegel a été son amant pendant plusieurs années avant de l'épouser en 1804. Elle a vécu à Iéna de 1799 à 1802.





Iéna





ROYAUME DU DANEMARK

Mer du Nord

Holstein

Hambourg

Hanovre

RÉPUBLIQUE BATAVE

Amsterdam

La Haye

Hanovre

Brunswick

Münster

Göttingen

Westphalie

Gotha

Bruxelles

Köln



Königstein

Francfort

Bocklet

Mayence

Wurtzbourg

Trier

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Reims

Moselle

Duché de Wurtemberg

Stuttgart

Strasbourg

Tübingen

Ulm

Baden

0 50 100 150 km

Bâle

SUISSE

Zurich

Danube

Weser

Rhin

Rhin



Fais attention à toi ; détourne ton regard de tout ce qui t'entoure et tourne-le vers ton moi intérieur. Telle est la première exigence que la philosophie impose à l'étudiant. Nous ne parlons de rien qui te soit extérieur, mais seulement de toi-même.

Johann Gottlieb FICHTE

D'où est-ce que je tire mes concepts ? – forcément de moi – forcément de moi-même. Je suis à moi-même le fondement de toute pensée.

NOVALIS

Assurément, je suis plus heureuse quand je suis plus libre.

Caroline SCHLEGEL-SCHELLING

Prologue

Toute ma vie, j'ai fait les choses à l'envers. Ou peut-être à l'endroit. Ou peut-être seulement de façon non conformiste. En révolte contre mes parents, des intellectuels libéraux, tolérants et aimants, j'ai refusé d'aller à l'université et ai préféré travailler dans des restaurants et des bars. Ce qui ne m'a pas empêchée de me cultiver. Je lisais. Principalement des romans et de la philosophie. J'ai toujours été une lectrice insatiable, mais je voulais décider par moi-même quoi lire et ne pas être astreinte à un cursus académique. J'ai aussi commencé une formation de peintre et de décoratrice ; j'ai été guide dans un musée ; j'ai suivi un stage dans un théâtre. Avec l'odieuse assurance de l'égoïsme adolescent, je voyais le monde au travers du prisme de mon propre – étroit, j'en conviens – point de vue.

En quoi était-ce répréhensible de lire toute la journée ? En quoi était-ce répréhensible de changer d'avis ? Ou de danser toute la nuit ? Je tombais facilement amoureuse, puis je me lassais. J'ai eu une fille à l'âge de vingt-deux ans. Soudain consciente que je ne pourrais peut-être pas travailler éternellement dans des restaurants et des bars, je débutai des études dans une université allemande. Toutefois, les seuls séminaires qui m'intéressaient traitaient de philosophie. Dans ces cours, c'était comme si un vortex s'ouvrait, m'attirant dans un monde de la pensée enivrant. J'eus l'impression d'avoir découvert les

réponses aux questions que posait la vie : Qu'est-ce que le mal ? Que veut dire être bon ? Qui sommes-nous ? Pourquoi existons-nous ? Maintenant, trente ans plus tard, je ne sais plus précisément ce que je lisais, mais les livres et les discussions avec mes professeurs et mes camarades m'ont donné des outils pour réfléchir et me remettre en question. J'ai aussi commencé à comprendre que l'histoire n'était pas une simple suite d'événements et de dates qui s'enchaînent en bon ordre, comme des perles enfilées sur un collier, mais un réseau de faits interconnectés. J'ai commencé à envisager le présent sous l'angle du passé.

Je prenais la vie plus au sérieux, mais je continuais à faire des choix impulsifs. Je me sentais libre, pourtant, déterminée à maîtriser mon destin. Certains de mes choix étaient peut-être téméraires, mais c'étaient les miens – du moins, c'est ce que je croyais. Bien sûr, je sais maintenant que je pouvais me comporter ainsi parce qu'au cas où les choses auraient mal tourné, j'aurais toujours pu aller frapper à la porte de mes parents (bourgeois).

Après tout, mes parents m'avaient incitée à suivre mes rêves. Ils avaient suivi les leurs en quittant l'Allemagne pour l'Inde dans les années soixante, afin de travailler pour le *Deutscher Entwicklungsdienst* (l'équivalent allemand du Corps de la paix). Alors que les enfances de mes parents débutèrent dans les abris antiaériens de la Seconde Guerre mondiale, la mienne débuta dans l'atmosphère colorée d'une Inde turbulente. En prenant l'avion en 1966, ils laissèrent derrière eux une existence stable pendant laquelle ma mère avait été secrétaire et mon père avait travaillé dans une banque de province. À leur retour, ils avaient deux jeunes enfants et sont repartis de zéro. Tous deux trentenaires à l'époque, ils sont allés à l'université, les premiers de leurs familles à y étudier. Ma mère est devenue professeur, et mon père un éminent universitaire dans le domaine des études sur la paix et les conflits.

Lorsque ma propre fille a eu six ans, nous avons quitté l'Allemagne pour l'Angleterre. Ce fut une décision radicale. J'ai abandonné mes études, vendu mes maigres biens et suis partie m'installer à Londres. J'étais mère célibataire avec un cursus à demi terminé, une malle bourrée de livres, sans revenu, et avec une réserve apparemment inépuisable de confiance en

moi. J'emmenageai avec un ami (la crème des amis), postulai pour une bourse et commençai (et finis) un nouveau diplôme de maîtrise à Londres. Je travaillais dur. J'avais parfois des doutes. Je m'inquiétais. On s'en sortait. Tout juste. Mais c'était une vie emplie d'amour, de chaleur et de bonheur. Peut-être m'arrivait-il d'être impulsive, mais j'étais toujours très organisée et équilibrée. Ce n'était pas une impulsivité anarchique, mais une impulsivité constructive.

En Angleterre, j'ai trouvé ma voix. Littéralement. Je l'ai trouvée dans une langue qui n'était pas la mienne par la naissance. Et je suis devenue écrivaine. J'étais plus âgée, mais guère plus sage pour autant. On peut se demander, évidemment, s'il n'y a pas d'emplois plus lucratifs. Oui, mais aucun que j'aime autant. La plupart du temps, je n'ai pas l'impression de travailler. Ce que je veux, c'est écrire. Tous les jours de ma vie sans exception. J'écris. Je raconte des histoires. J'essaie de donner du sens au passé pour apprendre quelque chose du présent. J'ai de la chance. Une chance incroyable. Cela aurait pu affreusement mal tourner. Mais cela n'a pas été le cas. Jusqu'à maintenant, j'ai eu le privilège de vivre *ma* vie. Je suis également très consciente que cela pourrait ne pas durer éternellement.

En certaines circonstances, mon goût forcené de l'indépendance s'est révélé égocentrique. Je suis sûre que ma fille aurait préféré ne pas avoir à déménager aussi souvent que nous l'avons fait. Mais en dépit de ces chamboulements, elle s'est transformée en un bel être humain. Et je suis devenue une adulte en grandissant avec elle. Cette petite fille m'a obligée à garder les pieds sur terre et a ancré ma détermination à être libre dans un désir plus grand : celui d'être une bonne personne. Elle m'a permis de trouver un équilibre entre être un esprit libre et être responsable.

Nous vivons dans un monde dans lequel nous avançons sur la pointe des pieds le long d'une mince ligne de démarcation entre libre arbitre et égoïsme, entre autodétermination et narcissisme, entre empathie et rectitude morale. Sous-tendant tout, il y a deux questions cruciales : Qui suis-je en tant qu'individu ? Et qui suis-je en tant que membre d'un groupe et d'une société ? Je vis à Londres, une grande métropole sale, surpeuplée, où, tous les matins, des centaines de milliers de

voyageurs s'entassent dans le métro pour se rendre à leur lieu de travail. Serrés les uns contre les autres dans cette immense vague humaine, ils partagent un espace physique, mais chacun reste dans son propre monde. Ils fixent leurs petits écrans clignotants, lisent leurs emails, consultent les réseaux sociaux, jouent à des jeux ou font défiler des photos. C'est une ville où, devant Big Ben et la cathédrale Saint-Paul, les touristes se bousculent pour se réserver le meilleur endroit d'où prendre le selfie parfait. Mais c'est aussi une ville où des personnes risquent leurs vies en secourant d'autres, victimes d'armes blanches ou d'attaques terroristes, et où les gens veillent sur leurs voisins.

Nous avons passé un contrat social avec ceux qui nous gouvernent. Nous avons accepté les lois qui encadrent la société dans laquelle nous vivons – même si ce n'est pas à perpétuité. Les lois sont négociables. On peut les amender ou les changer pour s'adapter à de nouvelles circonstances – mais existe-t-il des moments où Moi, en tant qu'individu, ou Nous, en tant que société, pouvons protester ou même violer ces lois ? La plupart du temps, ces changements se produisent graduellement – ils sont soumis à débat, votés puis mis en œuvre. Et bien que souvent criblé de revers, de frustrations et d'injustices, l'échafaudage légal n'en est pas moins une partie essentielle de notre rapport démocratique avec l'État et avec les autres. Parfois, les changements sont plus radicaux ou seulement temporaires. Prenez par exemple la pandémie mondiale, où des millions d'entre nous avons volontairement abandonné nos droits et nos libertés fondamentaux pour le bien général. Durant des mois, nous n'avons pas vu nos amis et nos familles, et nous avons suivi des règles draconiennes parce que nous pensions que c'était l'attitude morale juste. D'autres n'en ont eu cure. Ils ont tout bonnement refusé de se plier à ces injonctions, clamant que leur liberté individuelle était plus importante.

Pendant la majeure partie de ma vie d'adulte, j'ai essayé de comprendre pourquoi nous sommes qui nous sommes. C'est la raison pour laquelle j'écris des livres historiques. Dans mes ouvrages précédents, j'ai étudié les relations entre les êtres humains et la nature pour comprendre pourquoi nous avons détruit une si grande partie de notre superbe planète bleue.

Mais je me rends compte aussi qu'observer ce qui nous unit à la nature ne suffit pas. Le premier pas est de nous regarder nous, en tant qu'individus – quand avons-nous commencé à être aussi égoïstes que nous le sommes aujourd'hui ? À partir de quand avons-nous jugé que nous avions le droit de décider de nos propres vies ? Quand nous sommes-nous sentis autorisés à nous emparer de ce que nous voulions ? D'où tout cela – nous, vous, moi, ou notre comportement collectif – vient-il ? Quand avons-nous posé pour la première fois cette question : comment puis-je être libre ?

C'est au cours de mes recherches sur Alexander von Humboldt, le sujet de mon livre *L'Invention de la nature*, que j'ai trouvé les réponses à ces questions, à Iéna, une ville quasiment inconnue, située à deux cent cinquante kilomètres au sud-ouest de Berlin, en Allemagne. Car c'est là, pendant la dernière décennie du XVIII^e siècle, que Humboldt rejoignit un groupe de romanciers, poètes, critiques littéraires, philosophes, essayistes, éditeurs, traducteurs et dramaturges qui, grisés par la Révolution française, placèrent le Moi au centre de leur réflexion. À Iéna, leurs idées se télescopèrent et fusionnèrent, et l'impact fut sismique, ébranlant tous les États germaniques avant de se propager dans le monde – et pénétrer nos esprits.

Les membres de ce groupe étaient liés par une quête obsessionnelle de liberté à une époque où la majeure partie du monde était dirigée par des monarques et des souverains qui régentaient maints aspects de la vie de leurs sujets. « L'homme doit », proclama le philosophe Johann Gottlieb Fichte lors de sa leçon inaugurale à Iéna, « se déterminer lui-même et jamais ne se laisser déterminer par quelque chose d'extérieur¹. » L'accent mis sur le Moi et la valeur de l'expérience individuelle devinrent les principes fondateurs de ce cercle d'intellectuels.

Durant les quelque dix années, dans la deuxième moitié de 1790, qu'ils passèrent ensemble à Iéna, la petite bourgade sur les rives de la Saale devint le carrefour de la philosophie occidentale – simple clin d'œil dans le cours de l'histoire, mais l'une des décennies les plus importantes pour l'élaboration de l'esprit moderne. Aujourd'hui, rares sont ceux hors d'Allemagne qui ont entendu parler d'Iéna, mais ce qui s'y est passé au cours de ces quelques années nous influence toujours. Nous pensons avec les esprits de ces penseurs révolutionnaires,